

« A la douceur de la saison nouvelle... »

A la douceur de la saison nouvelle,
 Feuillent les bois, et les oiseaux
 Chantent, chacun dans son latin
 Sur le rythme d'un chant nouveau ;
 5 Il est donc juste qu'on ouvre son cœur
 A ce que l'on désire le plus.
 De là-bas où est toute ma joie,
 Ne vois venir ni messenger ni lettre scellée,
 C'est pourquoi mon cœur ne dort ni ne rit.
 10 Et je n'ose faire un pas en avant,
 Jusqu'à ce que je sache si notre réconciliation
 Est telle que je la désire.
 Il en est de notre amour comme de la
 Branche d'aubépine
 15 Qui sur l'arbre tremble
 La nuit, exposée à la pluie et au gel,
 Jusqu'au lendemain, où le soleil s'épand
 Sur ses feuilles vertes et ses rameaux.

Encore me souvient du matin
 20 Où nous mîmes fin à la guerre,
 Et où elle me donna un don si grand,
 Son amour et son anneau :
 Que Dieu me laisse vivre assez
 Pour que j'aie un jour mes mains sous son manteau
 25 Car je n'ai souci des propos étrangers
 Qui voudraient m'éloigner de mon « Beau-Voisin »,
 Car je sais ce qu'il en est
 Des paroles et des brefs discours que l'on répand ;
 Mais nous en avons la pièce et le couteau.

GUILLAUME DE POITIERS,
 traduction d'Anne Berthelot

« A la douceur de la saison nouvelle... »

A la douceur de la saison nouvelle,
 Feuillent les bois, et les oiseaux
 Chantent, chacun dans son latin
 Sur le rythme d'un chant nouveau ;
 5 Il est donc juste qu'on ouvre son cœur
 A ce que l'on désire le plus.
 De là-bas où est toute ma joie,
 Ne vois venir ni messenger ni lettre scellée,
 C'est pourquoi mon cœur ne dort ni ne rit.
 10 Et je n'ose faire un pas en avant,
 Jusqu'à ce que je sache si notre réconciliation
 Est telle que je la désire.
 Il en est de notre amour comme de la
 Branche d'aubépine
 15 Qui sur l'arbre tremble
 La nuit, exposée à la pluie et au gel,
 Jusqu'au lendemain, où le soleil s'épand
 Sur ses feuilles vertes et ses rameaux.

Encore me souvient du matin
 20 Où nous mîmes fin à la guerre,
 Et où elle me donna un don si grand,
 Son amour et son anneau :
 Que Dieu me laisse vivre assez
 Pour que j'aie un jour mes mains sous son manteau
 25 Car je n'ai souci des propos étrangers
 Qui voudraient m'éloigner de mon « Beau-Voisin »,
 Car je sais ce qu'il en est
 Des paroles et des brefs discours que l'on répand ;
 Mais nous en avons la pièce et le couteau.

GUILLAUME DE POITIERS,
 traduction d'Anne Berthelot

« A la douceur de la saison nouvelle... »

A la douceur de la saison nouvelle,
 Feuillent les bois, et les oiseaux
 Chantent, chacun dans son latin
 Sur le rythme d'un chant nouveau ;
 5 Il est donc juste qu'on ouvre son cœur
 A ce que l'on désire le plus.
 De là-bas où est toute ma joie,
 Ne vois venir ni messenger ni lettre scellée,
 C'est pourquoi mon cœur ne dort ni ne rit.
 10 Et je n'ose faire un pas en avant,
 Jusqu'à ce que je sache si notre réconciliation
 Est telle que je la désire.
 Il en est de notre amour comme de la
 Branche d'aubépine
 15 Qui sur l'arbre tremble
 La nuit, exposée à la pluie et au gel,
 Jusqu'au lendemain, où le soleil s'épand
 Sur ses feuilles vertes et ses rameaux.

Encore me souvient du matin
 20 Où nous mîmes fin à la guerre,
 Et où elle me donna un don si grand,
 Son amour et son anneau :
 Que Dieu me laisse vivre assez
 Pour que j'aie un jour mes mains sous son manteau
 25 Car je n'ai souci des propos étrangers
 Qui voudraient m'éloigner de mon « Beau-Voisin »,
 Car je sais ce qu'il en est
 Des paroles et des brefs discours que l'on répand ;
 Mais nous en avons la pièce et le couteau.

GUILLAUME DE POITIERS,
 traduction d'Anne Berthelot

- Quand je vois l'alouette mouvoir
De joie ses ailes dans un rayon (de soleil),
Si bien qu'elle s'oublie et se laisse choir
A cause de la douceur qui l'envahit,
5 Las, j'ai si grande envie de ceux
Que je vois joyeux,
Je m'émerveille que sur le champ
Mon cœur ne fonde en moi de désir.
Hé ! Las ! Je croyais tant savoir
10 D'amour, et j'en sais si peu !
Car je ne peux m'empêcher d'aimer
Celle dont je n'aurai jamais aucun profit.
Elle m'a pris mon cœur, et elle m'a pris à moi,
Et elle avec moi et tout le monde ;
15 Et en prenant tout, elle ne me laisse rien
Sauf désir et cœur brûlant.
Je n'ai plus eu de pouvoir sur moi,
Et je ne fus plus à moi dès l'heure
Qu'elle me laissa regarder en ses yeux
20 En un miroir qui me plaît beaucoup.
Miroir, depuis que je me suis miré en toi,
Les soupirs profonds m'ont tué.
Et je me perdis comme se perdit
Le beau Narcisse en la fontaine.
25 Je désespère de toutes les dames,
Et jamais je ne m'y fierai ;
Autant j'avais l'habitude de les défendre,
Autant je les attaquerai :
Quand je vois qu'aucune ne m'en tient gré
30 Auprès de celle qui me détruit et me tue,
Je les crains toutes et m'en défie
Car je sais bien qu'elles sont toutes pareilles.
En cela ma Dame se montre bien
Femme, ce que je lui reproche,
35 Car elle ne veut ce qu'on doit vouloir
Et ce qu'on lui défend, elle le fait.
Je suis tombé en male merci,
Et j'ai agi comme le fou sur le pont ;
Et je sais bien pour quoi cela m'est arrivé :
40 Car j'ai voulu m'attaquer à une pente trop rude.
Merci est perdue, pour vrai,
Et je ne le savais pas jusqu'alors,
Car celle qui devrait le plus en avoir
N'en a point ; où donc la chercherai-je ?
45 Ah ! Comme elle semble mal, à qui la voit,
Capable de laisser mourir, sans jamais l'aider,
Ce pauvre plein de désir,
Qui jamais sans elle n'aura de bien !
Puisqu'auprès de mon seigneur n'ont de valeur
50 Ni prières ni merci ni les droits que j'ai
Et puisqu'il ne lui plaît pas que je l'aime,
Je ne le lui dirai jamais plus.
C'est ici que je me sépare d'amour et que j'y renonce :
Elle¹ m'a voulu mort et mort je lui réponds,
55 Et je m'en vais, puisqu'elle ne me retient,
Malheureux que je suis, exilé, je ne sais où.
Tristan, vous n'aurez plus rien de moi,
Car je m'en vais, malheureux, je ne sais où :
Je renonce à chanter, je renie le chant,
60 Et je me cache loin d'amour et de joie.

BERNARD DE VENTADOUR, *Quand je vois l'alouette mouvoir*,
(2^e moitié du 12^e siècle) traduction d'Anne Berthelot

1. Amor est féminin aussi en occitan.

D'aissò's fai ben femna parer
Ma dòmna, per qu'eu l'o retrai,
Que vòl çò qu'òm no deu voler,
E çò qu'òm li deveda fai.
Cazutz sui en mala mercé
Et ai ben fait com fòls en pon,
E no sai perqué m'esdevé,
Mas quar tròp pogèi contra mon.
Mercés es perduda per ver,
Et eu nen o saubí ançmai,
Car cil que plus en degr' aver
Non a ges, et on la querrai ?
A ! quan mal sembla, qui la ve,
Que aquest caitin deziron,
Que ja ses lèis non aurà bo,
Laisse morir, que no l'aón.

- Quand je vois l'alouette mouvoir
De joie ses ailes dans un rayon (de soleil),
Si bien qu'elle s'oublie et se laisse choir
A cause de la douceur qui l'envahit,
5 Las, j'ai si grande envie de ceux
Que je vois joyeux,
Je m'émerveille que sur le champ
Mon cœur ne fonde en moi de désir.
Hé ! Las ! Je croyais tant savoir
10 D'amour, et j'en sais si peu !
Car je ne peux m'empêcher d'aimer
Celle dont je n'aurai jamais aucun profit.
Elle m'a pris mon cœur, et elle m'a pris à moi,
Et elle avec moi et tout le monde ;
15 Et en prenant tout, elle ne me laisse rien
Sauf désir et cœur brûlant.
Je n'ai plus eu de pouvoir sur moi,
Et je ne fus plus à moi dès l'heure
Qu'elle me laissa regarder en ses yeux
20 En un miroir qui me plaît beaucoup.
Miroir, depuis que je me suis miré en toi,
Les soupirs profonds m'ont tué.
Et je me perdis comme se perdit
Le beau Narcisse en la fontaine.
25 Je désespère de toutes les dames,
Et jamais je ne m'y fierai ;
Autant j'avais l'habitude de les défendre,
Autant je les attaquerai :
Quand je vois qu'aucune ne m'en tient gré
30 Auprès de celle qui me détruit et me tue,
Je les crains toutes et m'en défie
Car je sais bien qu'elles sont toutes pareilles.
En cela ma Dame se montre bien
Femme, ce que je lui reproche,
35 Car elle ne veut ce qu'on doit vouloir
Et ce qu'on lui défend, elle le fait.
Je suis tombé en male merci,
Et j'ai agi comme le fou sur le pont ;
Et je sais bien pour quoi cela m'est arrivé :
40 Car j'ai voulu m'attaquer à une pente trop rude.
Merci est perdue, pour vrai,
Et je ne le savais pas jusqu'alors,
Car celle qui devrait le plus en avoir
N'en a point ; où donc la chercherai-je ?
45 Ah ! Comme elle semble mal, à qui la voit,
Capable de laisser mourir, sans jamais l'aider,
Ce pauvre plein de désir,
Qui jamais sans elle n'aura de bien !
Puisqu'auprès de mon seigneur n'ont de valeur
50 Ni prières ni merci ni les droits que j'ai
Et puisqu'il ne lui plaît pas que je l'aime,
Je ne le lui dirai jamais plus.
C'est ici que je me sépare d'amour et que j'y renonce :
Elle¹ m'a voulu mort et mort je lui réponds,
55 Et je m'en vais, puisqu'elle ne me retient,
Malheureux que je suis, exilé, je ne sais où.
Tristan, vous n'aurez plus rien de moi,
Car je m'en vais, malheureux, je ne sais où :
Je renonce à chanter, je renie le chant,
60 Et je me cache loin d'amour et de joie.

BERNARD DE VENTADOUR, *Quand je vois l'alouette mouvoir*,
(2^e moitié du 12^e siècle) traduction d'Anne Berthelot

1. Amor est féminin aussi en occitan.

D'aissò's fai ben femna parer
Ma dòmna, per qu'eu l'o retrai,
Que vòl çò qu'òm no deu voler,
E çò qu'òm li deveda fai.
Cazutz sui en mala mercé
Et ai ben fait com fòls en pon,
E no sai perqué m'esdevé,
Mas quar tròp pogèi contra mon.
Mercés es perduda per ver,
Et eu nen o saubí ançmai,
Car cil que plus en degr' aver
Non a ges, et on la querrai ?
A ! quan mal sembla, qui la ve,
Que aquest caitin deziron,
Que ja ses lèis non aurà bo,
Laisse morir, que no l'aón.

« Je suis pareil à la licorne... »



La jeune femme à la licorne, XVI^e siècle, détail d'une tapisserie dite des « Bords de Loire ». Paris, Musée de Cluny.

Je suis pareil à la licorne
Dont le regard est fasciné
Quand elle va regardant la jeune fille.
Elle est si heureuse de ce qui la tourmente,
5 Qu'elle tombe pâmée en son giron ;
Alors on la tue par trahison.
Et moi, de la même façon m'ont tué
Amour et ma dame en vérité.
Ils ont mon cœur, je n'en peux rien ravoïr.
10 Dame, quand je fus devant vous
Et que je vous vis pour la première fois,
Mon cœur était si tressaillant
Qu'il resta quand je m'en fus.
Alors il fut emmené sans rançon
15 En prison dans la douce geôle
Dont les piliers sont de désir,
Et les portes en sont de beau regard
Et les chaînes de bon espoir.
De la geôle Amour a la clé
20 Et il y a mis aussi trois portiers :
Le premier a pour nom Beau Semblant,
Et puis il en donne le pouvoir à Beauté ;
Il a mis Refus devant la porte,
Un sale traître, puant et sans noblesse,
25 Qui est très mauvais et très scélérat.
Ces trois-là sont rapides et pleins d'audace :
Ils s'emparent bientôt d'un homme.
Qui pourrait endurer les tourments
Et les assauts de ces geôliers ?
30 Jamais Roland ni Olivier
N'ont vaincu en de si rudes batailles
Ils vainquirent en combattant,
Mais ceux-là on les vainc en se faisant humble,

Patience en est le porte-étendard ;
35 En cette bataille dont je vous parle,
Il n'y a de secours qu'en pitié.
Dame, je ne crains désormais rien tant
Que de faillir à vous aimer.
J'ai tant appris à souffrir
40 Que je suis vôtre tout entier ;
Et même si cela vous déplaisait fort,
Je ne peux y renoncer pour rien
Sans en garder le souvenir,
Et sans que mon cœur ne reste toujours
45 En la prison, et moi auprès de lui.

Thibaut de Champagne,
Traduction du poème écrit en
langue d'oïl d'Anne Berthelot
(1^{ère} moitié du 13^e siècle – 1253)

« Je suis pareil à la licorne... »



La jeune femme à la licorne, XVI^e siècle, détail d'une tapisserie dite des « Bords de Loire ». Paris, Musée de Cluny.

Je suis pareil à la licorne
Dont le regard est fasciné
Quand elle va regardant la jeune fille.
Elle est si heureuse de ce qui la tourmente,
5 Qu'elle tombe pâmée en son giron ;
Alors on la tue par trahison.
Et moi, de la même façon m'ont tué
Amour et ma dame en vérité.
Ils ont mon cœur, je n'en peux rien ravoïr.
10 Dame, quand je fus devant vous
Et que je vous vis pour la première fois,
Mon cœur était si tressaillant
Qu'il resta quand je m'en fus.
Alors il fut emmené sans rançon
15 En prison dans la douce geôle
Dont les piliers sont de désir,
Et les portes en sont de beau regard
Et les chaînes de bon espoir.
De la geôle Amour a la clé
20 Et il y a mis aussi trois portiers :
Le premier a pour nom Beau Semblant,
Et puis il en donne le pouvoir à Beauté ;
Il a mis Refus devant la porte,
Un sale traître, puant et sans noblesse,
25 Qui est très mauvais et très scélérat.
Ces trois-là sont rapides et pleins d'audace :
Ils s'emparent bientôt d'un homme.
Qui pourrait endurer les tourments
Et les assauts de ces geôliers ?
30 Jamais Roland ni Olivier
N'ont vaincu en de si rudes batailles
Ils vainquirent en combattant,
Mais ceux-là on les vainc en se faisant humble,

Patience en est le porte-étendard ;
35 En cette bataille dont je vous parle,
Il n'y a de secours qu'en pitié.
Dame, je ne crains désormais rien tant
Que de faillir à vous aimer.
J'ai tant appris à souffrir
40 Que je suis vôtre tout entier ;
Et même si cela vous déplaisait fort,
Je ne peux y renoncer pour rien
Sans en garder le souvenir,
Et sans que mon cœur ne reste toujours
45 En la prison, et moi auprès de lui.

Thibaut de Champagne,
Traduction du poème écrit en
langue d'oïl d'Anne Berthelot
(1^{ère} moitié du 13^e siècle – 1253)

« Je suis pareil à la licorne... »



La jeune femme à la licorne, XVI^e siècle, détail d'une tapisserie dite des « Bords de Loire ». Paris, Musée de Cluny.

Je suis pareil à la licorne
Dont le regard est fasciné
Quand elle va regardant la jeune fille.
Elle est si heureuse de ce qui la tourmente,
5 Qu'elle tombe pâmée en son giron ;
Alors on la tue par trahison.
Et moi, de la même façon m'ont tué
Amour et ma dame en vérité.
Ils ont mon cœur, je n'en peux rien ravoïr.
10 Dame, quand je fus devant vous
Et que je vous vis pour la première fois,
Mon cœur était si tressaillant
Qu'il resta quand je m'en fus.
Alors il fut emmené sans rançon
15 En prison dans la douce geôle
Dont les piliers sont de désir,
Et les portes en sont de beau regard
Et les chaînes de bon espoir.
De la geôle Amour a la clé
20 Et il y a mis aussi trois portiers :
Le premier a pour nom Beau Semblant,
Et puis il en donne le pouvoir à Beauté ;
Il a mis Refus devant la porte,
Un sale traître, puant et sans noblesse,
25 Qui est très mauvais et très scélérat.
Ces trois-là sont rapides et pleins d'audace :
Ils s'emparent bientôt d'un homme.
Qui pourrait endurer les tourments
Et les assauts de ces geôliers ?
30 Jamais Roland ni Olivier
N'ont vaincu en de si rudes batailles
Ils vainquirent en combattant,
Mais ceux-là on les vainc en se faisant humble,

Patience en est le porte-étendard ;
35 En cette bataille dont je vous parle,
Il n'y a de secours qu'en pitié.
Dame, je ne crains désormais rien tant
Que de faillir à vous aimer.
J'ai tant appris à souffrir
40 Que je suis vôtre tout entier ;
Et même si cela vous déplaisait fort,
Je ne peux y renoncer pour rien
Sans en garder le souvenir,
Et sans que mon cœur ne reste toujours
45 En la prison, et moi auprès de lui.

Thibaut de Champagne,
Traduction du poème écrit en
langue d'oïl d'Anne Berthelot
(1^{ère} moitié du 13^e siècle – 1253)

Que sont mes amis devenus ?

- Nul homme n'a jamais été si troublé
Que je le suis, en vérité,
Car jamais je n'ai eu moins d'argent.
Mon hôte veut en avoir,
5 Pour payer son logement,
Et j'en ai presque tout enlevé le contenu,
Au point que je m'en vais tout nu
Contre les rigueurs de l'hiver.
Ces mots me sont durs et pénibles,
10 Et ma chanson est bien changée maintenant
Par rapport au passé ;
Peu s'en faut que je ne devienne fou en y pensant.
Il ne faut pas tanner dans du tan,
Car le réveil
15 Me tanne bien assez quand je m'éveille ;
Et je ne sais, que je dorme ou veille,
Ou que je réfléchisse,
Où je pourrai trouver de quoi vivre
Pour survivre quelque temps :
20 Telle est la vie que je mène.
J'ai mis en gage tout ce que je pouvais,
Et j'ai tout déménagé hors de chez moi,
Car j'ai été couché malade
Trois mois sans voir personne.
25 Et ma femme a eu un enfant,
Si bien que pendant un mois
Elle a été à deux doigts de la mort.
Je gisais pendant ce temps
Dans l'autre lit,
30 Où j'avais peu de plaisir.
Jamais le fait d'être couché
Ne me plut moins qu'alors,
Car à cause de cela j'ai été dépouillé de mon avoir
Et je suis physiquement infirme
35 Jusqu'à ma mort.
Les maux ne savent pas venir seuls ;
Tout ce qui devait m'advenir,
Est maintenant du passé.
Que sont mes amis devenus
40 Que j'avais tant cultivés,
Et tant aimés ?
Je crois qu'ils se sont éparpillés ;
Ils n'avaient pas été bien attachés,
Et ainsi ils ont failli.
45 De tels amis m'ont mis en mauvaise situation,
Car jamais, aussi longtemps que Dieu me mit à l'épreuve
De bien des manières,
Je n'en vis un seul à mes côtés.
Je crois que le vent les a emportés,
50 L'amitié est morte :
Ce sont amis que le vent emporte,
Et il ventait devant ma porte,
Ainsi le vent les emporta,
Car jamais aucun ne me reconforta
55 Ni ne m'apporta rien de ce qui lui appartenait.
Ceci m'apprend
Que celui qui a des biens, doit les prendre pour lui ;
Mais celui-ci se repent trop tard
Qui a trop dépensé
60 Pour se faire des amis,
Car il ne les trouve pas sincères, même à moitié¹,
Pour lui venir en aide.

*Rutebeuf, La complainte Rutebeuf, vers 72 à 165 (1261/1262 ?)
Traduction d'Anne Berthelot*

Que sont mes amis devenus ?

- Nul homme n'a jamais été si troublé
Que je le suis, en vérité,
Car jamais je n'ai eu moins d'argent.
Mon hôte veut en avoir,
5 Pour payer son logement,
Et j'en ai presque tout enlevé le contenu,
Au point que je m'en vais tout nu
Contre les rigueurs de l'hiver.
Ces mots me sont durs et pénibles,
10 Et ma chanson est bien changée maintenant
Par rapport au passé ;
Peu s'en faut que je ne devienne fou en y pensant.
Il ne faut pas tanner dans du tan,
Car le réveil
15 Me tanne bien assez quand je m'éveille ;
Et je ne sais, que je dorme ou veille,
Ou que je réfléchisse,
Où je pourrai trouver de quoi vivre
Pour survivre quelque temps :
20 Telle est la vie que je mène.
J'ai mis en gage tout ce que je pouvais,
Et j'ai tout déménagé hors de chez moi,
Car j'ai été couché malade
Trois mois sans voir personne.
25 Et ma femme a eu un enfant,
Si bien que pendant un mois
Elle a été à deux doigts de la mort.
Je gisais pendant ce temps
Dans l'autre lit,
30 Où j'avais peu de plaisir.
Jamais le fait d'être couché
Ne me plut moins qu'alors,
Car à cause de cela j'ai été dépouillé de mon avoir
Et je suis physiquement infirme
35 Jusqu'à ma mort.
Les maux ne savent pas venir seuls ;
Tout ce qui devait m'advenir,
Est maintenant du passé.
Que sont mes amis devenus
40 Que j'avais tant cultivés,
Et tant aimés ?
Je crois qu'ils se sont éparpillés ;
Ils n'avaient pas été bien attachés,
Et ainsi ils ont failli.
45 De tels amis m'ont mis en mauvaise situation,
Car jamais, aussi longtemps que Dieu me mit à l'épreuve
De bien des manières,
Je n'en vis un seul à mes côtés.
Je crois que le vent les a emportés,
50 L'amitié est morte :
Ce sont amis que le vent emporte,
Et il ventait devant ma porte,
Ainsi le vent les emporta,
Car jamais aucun ne me reconforta
55 Ni ne m'apporta rien de ce qui lui appartenait.
Ceci m'apprend
Que celui qui a des biens, doit les prendre pour lui ;
Mais celui-ci se repent trop tard
Qui a trop dépensé
60 Pour se faire des amis,
Car il ne les trouve pas sincères, même à moitié¹,
Pour lui venir en aide.

*Rutebeuf, La complainte Rutebeuf, vers 72 à 165 (1261/1262 ?)
Traduction d'Anne Berthelot*



Léo Ferré, « Pauvre Rutebeuf »



Léo Ferré, « Pauvre Rutebeuf »



Le dialogue du troubère et de la demoiselle sous l'arbre d'amour, miniature du XIII^e siècle extraite des Minnesinger. Bibl. d'Heidelberg.



Le dialogue du troubère et de la demoiselle sous l'arbre d'amour, miniature du XIII^e siècle extraite des Minnesinger. Bibl. d'Heidelberg.



Le dialogue du troubère et de la demoiselle sous l'arbre d'amour, miniature du XIII^e siècle extraite des Minnesinger. Bibl. d'Heidelberg.



Le dialogue du troubère et de la demoiselle sous l'arbre d'amour, miniature du XIII^e siècle extraite des Minnesinger. Bibl. d'Heidelberg.



Le dialogue du troubère et de la demoiselle sous l'arbre d'amour, miniature du XIII^e siècle extraite des Minnesinger. Bibl. d'Heidelberg.



Le dialogue du troubère et de la demoiselle sous l'arbre d'amour, miniature du XIII^e siècle extraite des Minnesinger. Bibl. d'Heidelberg.



Le dialogue du troubère et de la demoiselle sous l'arbre d'amour, miniature du XIII^e siècle extraite des Minnesinger. Bibl. d'Heidelberg.



Le dialogue du troubère et de la demoiselle sous l'arbre d'amour, miniature du XIII^e siècle extraite des Minnesinger. Bibl. d'Heidelberg.



Le dialogue du troubère et de la demoiselle sous l'arbre d'amour, miniature du XIII^e siècle extraite des Minnesinger. Bibl. d'Heidelberg.

Quel part je penrai mon despens
 Par quoi puisse passer le tens :
 Tel siecle ai gié
 Mi gage sont tuit engagié,
 Et de chiés moi desmanagié,
 Car j'ai geü
 Trois mois que nului n'ai veü.
 Ma fame ra enfant eü,
 C'un mois entier
 Me ra geü sor le chantier.
 Je me gisoie endementier
 En l'autre lit,
 Ou j'avoie pou de delit.
 Onques mes mains ne m'abelit
 Gesir que lors,
 Quar j'en sui de mon avoir fors
 Et s'en sui mehaigniez du cors
 Jusqu'au fenir.
 Li mal ne sevent seul venir ;
 Tout ce m'estoit a avenir,
 S'est avenu.
 Que sont mi ami devenu
 Que j'avoie si pres tenu
 Et tant amé ?
 Je cuit qu'il sont trop cler semé ;
 Il ne furent pas bien femé,
 Si sont failli.
 Itel ami m'ont mal bailli,
 C'onques, tant com Diex m'assailli
 En maint costé,
 N'en vi un seul en mon osté.
 Je cuit li vens les a osté,
 L'amor est morte :
 Ce sont ami que vens enporte,
 Et il ventoit devant ma porte
 Ses enporta,
 C'onques nus ne m'en conforta
 Ne du sien riens ne m'aporta.

Quel part je penrai mon despens
 Par quoi puisse passer le tens :
 Tel siecle ai gié
 Mi gage sont tuit engagié,
 Et de chiés moi desmanagié,
 Car j'ai geü
 Trois mois que nului n'ai veü.
 Ma fame ra enfant eü,
 C'un mois entier
 Me ra geü sor le chantier.
 Je me gisoie endementier
 En l'autre lit,
 Ou j'avoie pou de delit.
 Onques mes mains ne m'abelit
 Gesir que lors,
 Quar j'en sui de mon avoir fors
 Et s'en sui mehaigniez du cors
 Jusqu'au fenir.
 Li mal ne sevent seul venir ;
 Tout ce m'estoit a avenir,
 S'est avenu.
 Que sont mi ami devenu
 Que j'avoie si pres tenu
 Et tant amé ?
 Je cuit qu'il sont trop cler semé ;
 Il ne furent pas bien femé,
 Si sont failli.
 Itel ami m'ont mal bailli,
 C'onques, tant com Diex m'assailli
 En maint costé,
 N'en vi un seul en mon osté.
 Je cuit li vens les a osté,
 L'amor est morte :
 Ce sont ami que vens enporte,
 Et il ventoit devant ma porte
 Ses enporta,
 C'onques nus ne m'en conforta
 Ne du sien riens ne m'aporta.

Quel part je penrai mon despens
 Par quoi puisse passer le tens :
 Tel siecle ai gié
 Mi gage sont tuit engagié,
 Et de chiés moi desmanagié,
 Car j'ai geü
 Trois mois que nului n'ai veü.
 Ma fame ra enfant eü,
 C'un mois entier
 Me ra geü sor le chantier.
 Je me gisoie endementier
 En l'autre lit,
 Ou j'avoie pou de delit.
 Onques mes mains ne m'abelit
 Gesir que lors,
 Quar j'en sui de mon avoir fors
 Et s'en sui mehaigniez du cors
 Jusqu'au fenir.
 Li mal ne sevent seul venir ;
 Tout ce m'estoit a avenir,
 S'est avenu.
 Que sont mi ami devenu
 Que j'avoie si pres tenu
 Et tant amé ?
 Je cuit qu'il sont trop cler semé ;
 Il ne furent pas bien femé,
 Si sont failli.
 Itel ami m'ont mal bailli,
 C'onques, tant com Diex m'assailli
 En maint costé,
 N'en vi un seul en mon osté.
 Je cuit li vens les a osté,
 L'amor est morte :
 Ce sont ami que vens enporte,
 Et il ventoit devant ma porte
 Ses enporta,
 C'onques nus ne m'en conforta
 Ne du sien riens ne m'aporta.

Quel part je penrai mon despens
 Par quoi puisse passer le tens :
 Tel siecle ai gié
 Mi gage sont tuit engagié,
 Et de chiés moi desmanagié,
 Car j'ai geü
 Trois mois que nului n'ai veü.
 Ma fame ra enfant eü,
 C'un mois entier
 Me ra geü sor le chantier.
 Je me gisoie endementier
 En l'autre lit,
 Ou j'avoie pou de delit.
 Onques mes mains ne m'abelit
 Gesir que lors,
 Quar j'en sui de mon avoir fors
 Et s'en sui mehaigniez du cors
 Jusqu'au fenir.
 Li mal ne sevent seul venir ;
 Tout ce m'estoit a avenir,
 S'est avenu.
 Que sont mi ami devenu
 Que j'avoie si pres tenu
 Et tant amé ?
 Je cuit qu'il sont trop cler semé ;
 Il ne furent pas bien femé,
 Si sont failli.
 Itel ami m'ont mal bailli,
 C'onques, tant com Diex m'assailli
 En maint costé,
 N'en vi un seul en mon osté.
 Je cuit li vens les a osté,
 L'amor est morte :
 Ce sont ami que vens enporte,
 Et il ventoit devant ma porte
 Ses enporta,
 C'onques nus ne m'en conforta
 Ne du sien riens ne m'aporta.

Quel part je penrai mon despens
 Par quoi puisse passer le tens :
 Tel siecle ai gié
 Mi gage sont tuit engagié,
 Et de chiés moi desmanagié,
 Car j'ai geü
 Trois mois que nului n'ai veü.
 Ma fame ra enfant eü,
 C'un mois entier
 Me ra geü sor le chantier.
 Je me gisoie endementier
 En l'autre lit,
 Ou j'avoie pou de delit.
 Onques mes mains ne m'abelit
 Gesir que lors,
 Quar j'en sui de mon avoir fors
 Et s'en sui mehaigniez du cors
 Jusqu'au fenir.
 Li mal ne sevent seul venir ;
 Tout ce m'estoit a avenir,
 S'est avenu.
 Que sont mi ami devenu
 Que j'avoie si pres tenu
 Et tant amé ?
 Je cuit qu'il sont trop cler semé ;
 Il ne furent pas bien femé,
 Si sont failli.
 Itel ami m'ont mal bailli,
 C'onques, tant com Diex m'assailli
 En maint costé,
 N'en vi un seul en mon osté.
 Je cuit li vens les a osté,
 L'amor est morte :
 Ce sont ami que vens enporte,
 Et il ventoit devant ma porte
 Ses enporta,
 C'onques nus ne m'en conforta
 Ne du sien riens ne m'aporta.

Quel part je penrai mon despens
 Par quoi puisse passer le tens :
 Tel siecle ai gié
 Mi gage sont tuit engagié,
 Et de chiés moi desmanagié,
 Car j'ai geü
 Trois mois que nului n'ai veü.
 Ma fame ra enfant eü,
 C'un mois entier
 Me ra geü sor le chantier.
 Je me gisoie endementier
 En l'autre lit,
 Ou j'avoie pou de delit.
 Onques mes mains ne m'abelit
 Gesir que lors,
 Quar j'en sui de mon avoir fors
 Et s'en sui mehaigniez du cors
 Jusqu'au fenir.
 Li mal ne sevent seul venir ;
 Tout ce m'estoit a avenir,
 S'est avenu.
 Que sont mi ami devenu
 Que j'avoie si pres tenu
 Et tant amé ?
 Je cuit qu'il sont trop cler semé ;
 Il ne furent pas bien femé,
 Si sont failli.
 Itel ami m'ont mal bailli,
 C'onques, tant com Diex m'assailli
 En maint costé,
 N'en vi un seul en mon osté.
 Je cuit li vens les a osté,
 L'amor est morte :
 Ce sont ami que vens enporte,
 Et il ventoit devant ma porte
 Ses enporta,
 C'onques nus ne m'en conforta
 Ne du sien riens ne m'aporta.



Joueur de psalterion, enluminure d'un manuscrit du XII^e siècle. Paris, B.N.



Joueur de psalterion, enluminure d'un manuscrit du XII^e siècle. Paris, B.N.



Joueur de psalterion, enluminure d'un manuscrit du XII^e siècle. Paris, B.N.



Joueur de psalterion, enluminure d'un manuscrit du XII^e siècle. Paris, B.N.



Joueur de psalterion, enluminure d'un manuscrit du XII^e siècle. Paris, B.N.



Joueur de psalterion, enluminure d'un manuscrit du XII^e siècle. Paris, B.N.



Joueur de psalterion, enluminure d'un manuscrit du XII^e siècle. Paris, B.N.



Joueur de psalterion, enluminure d'un manuscrit du XII^e siècle. Paris, B.N.



Joueur de psalterion, enluminure d'un manuscrit du XII^e siècle. Paris, B.N.



Joueur de psalterion, enluminure d'un manuscrit du XII^e siècle. Paris, B.N.



Joueur de psalterion, enluminure d'un manuscrit du XII^e siècle. Paris, B.N.



Joueur de psalterion, enluminure d'un manuscrit du XII^e siècle. Paris, B.N.



Joueur de psalterion, enluminure d'un manuscrit du XII^e siècle. Paris, B.N.



Joueur de psalterion, enluminure d'un manuscrit du XII^e siècle. Paris, B.N.



Joueur de psalterion, enluminure d'un manuscrit du XII^e siècle. Paris, B.N.



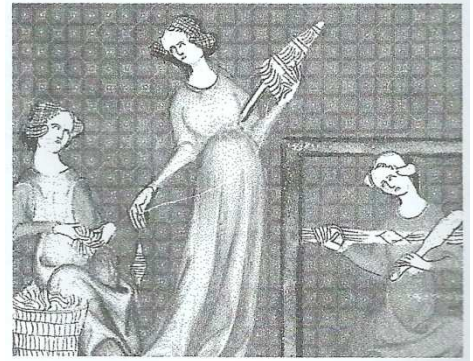
Joueur de psalterion, enluminure d'un manuscrit du XII^e siècle. Paris, B.N.

« Belle Yolande... »

Belle Yolande, dans une chambre tranquille
Déplie des étoffes sur ses genoux.
Elle coud un fil d'or, l'autre de soie.
Sa mauvaise mère lui fait des reproches.
5 — Je vous en fais reproche, belle Yolande.
Belle Yolande, je vous fais des reproches :
Vous êtes ma fille, je dois le faire.
— Ma mère, à quel sujet ?
— Je vais vous le dire, par ma foi.
10 — Je vous en fais reproche, belle Yolande.
— Mère, que me reprochez-vous ?
Est-ce de coudre ou de couper,
Ou de filer, ou de broder,
Ou est-ce de trop dormir ?
15 — Je vous en fais reproche, belle Yolande.

Ni de coudre ni de couper,
Ni de filer, ni de broder,
Ni de trop dormir ;
Mais vous parlez trop au chevalier.
20 — Je vous en fais reproche, belle Yolande.
Vous parlez trop au comte Mahi,
Cela déplaît à votre mari.
Il en est très chagriné, je vous l'affirme.
Ne le faites plus, je vous en prie.
25 — Je vous en fais reproche, belle Yolande.
— Si mon mari l'avait juré,
Lui et toute sa parenté,
Même si cela lui déplaît,
Je ne renoncerais pas à aimer.
30 — Fais à ton gré, belle Yolande.

Chanson de toile,
traduction d'Anne Berthelot



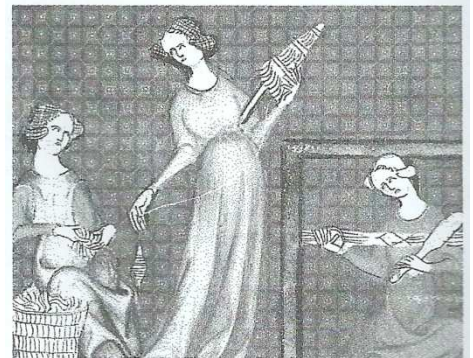
Femme filant la laine avec ses servantes, XIV^e siècle.
Rouen, Bibl. municipale.

« Belle Yolande... »

Belle Yolande, dans une chambre tranquille
Déplie des étoffes sur ses genoux.
Elle coud un fil d'or, l'autre de soie.
Sa mauvaise mère lui fait des reproches.
5 — Je vous en fais reproche, belle Yolande.
Belle Yolande, je vous fais des reproches :
Vous êtes ma fille, je dois le faire.
— Ma mère, à quel sujet ?
— Je vais vous le dire, par ma foi.
10 — Je vous en fais reproche, belle Yolande.
— Mère, que me reprochez-vous ?
Est-ce de coudre ou de couper,
Ou de filer, ou de broder,
Ou est-ce de trop dormir ?
15 — Je vous en fais reproche, belle Yolande.

Ni de coudre ni de couper,
Ni de filer, ni de broder,
Ni de trop dormir ;
Mais vous parlez trop au chevalier.
20 — Je vous en fais reproche, belle Yolande.
Vous parlez trop au comte Mahi,
Cela déplaît à votre mari.
Il en est très chagriné, je vous l'affirme.
Ne le faites plus, je vous en prie.
25 — Je vous en fais reproche, belle Yolande.
— Si mon mari l'avait juré,
Lui et toute sa parenté,
Même si cela lui déplaît,
Je ne renoncerais pas à aimer.
30 — Fais à ton gré, belle Yolande.

Chanson de toile,
traduction d'Anne Berthelot



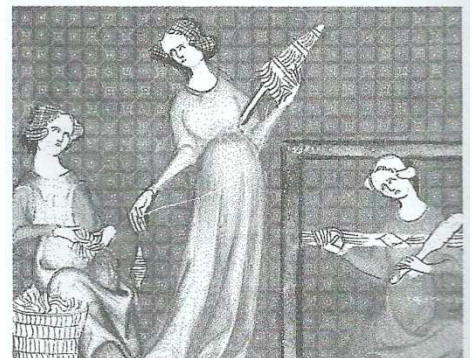
Femme filant la laine avec ses servantes, XIV^e siècle.
Rouen, Bibl. municipale.

« Belle Yolande... »

Belle Yolande, dans une chambre tranquille
Déplie des étoffes sur ses genoux.
Elle coud un fil d'or, l'autre de soie.
Sa mauvaise mère lui fait des reproches.
5 — Je vous en fais reproche, belle Yolande.
Belle Yolande, je vous fais des reproches :
Vous êtes ma fille, je dois le faire.
— Ma mère, à quel sujet ?
— Je vais vous le dire, par ma foi.
10 — Je vous en fais reproche, belle Yolande.
— Mère, que me reprochez-vous ?
Est-ce de coudre ou de couper,
Ou de filer, ou de broder,
Ou est-ce de trop dormir ?
15 — Je vous en fais reproche, belle Yolande.

Ni de coudre ni de couper,
Ni de filer, ni de broder,
Ni de trop dormir ;
Mais vous parlez trop au chevalier.
20 — Je vous en fais reproche, belle Yolande.
Vous parlez trop au comte Mahi,
Cela déplaît à votre mari.
Il en est très chagriné, je vous l'affirme.
Ne le faites plus, je vous en prie.
25 — Je vous en fais reproche, belle Yolande.
— Si mon mari l'avait juré,
Lui et toute sa parenté,
Même si cela lui déplaît,
Je ne renoncerais pas à aimer.
30 — Fais à ton gré, belle Yolande.

Chanson de toile,
traduction d'Anne Berthelot



Femme filant la laine avec ses servantes, XIV^e siècle.
Rouen, Bibl. municipale.

« Belle Yolande... »

Belle Yolande, dans une chambre tranquille
Déplie des étoffes sur ses genoux.
Elle coud un fil d'or, l'autre de soie.
Sa mauvaise mère lui fait des reproches.
5 — Je vous en fais reproche, belle Yolande.
Belle Yolande, je vous fais des reproches :
Vous êtes ma fille, je dois le faire.
— Ma mère, à quel sujet ?
— Je vais vous le dire, par ma foi.
10 — Je vous en fais reproche, belle Yolande.
— Mère, que me reprochez-vous ?
Est-ce de coudre ou de couper,
Ou de filer, ou de broder,
Ou est-ce de trop dormir ?
15 — Je vous en fais reproche, belle Yolande.

Ni de coudre ni de couper,
Ni de filer, ni de broder,
Ni de trop dormir ;
Mais vous parlez trop au chevalier.
20 — Je vous en fais reproche, belle Yolande.
Vous parlez trop au comte Mahi,
Cela déplaît à votre mari.
Il en est très chagriné, je vous l'affirme.
Ne le faites plus, je vous en prie.
25 — Je vous en fais reproche, belle Yolande.
— Si mon mari l'avait juré,
Lui et toute sa parenté,
Même si cela lui déplaît,
Je ne renoncerais pas à aimer.
30 — Fais à ton gré, belle Yolande.

Chanson de toile,
traduction d'Anne Berthelot



Femme filant la laine avec ses servantes, XIV^e siècle.
Rouen, Bibl. municipale.